

LE CONSEIL DU JOUR

Le goudron est l'un des médicaments les plus efficaces contre ces plaies persistantes et de mauvais aspect dont les vieillards sont principalement affectés.

On étend du goudron sur un morceau de toile qu'on applique sur la plaie et qu'on renouvelle chaque jour.

L'inflammation commence par disparaître et la cicatrisation arrive promptement.

Marc de Rossiény

PROVINCE ET ÉTRANGER

DES HÔTES INCOMMODES

BAGNÈRES-DE-LUCHON. — Les habitants de Cazavet et de Montgauch sont en ce moment fort ennuyés par la présence de nombreux animaux d'un entretien fort coûteux.

Des sangliers se promènent dans les bois qui avoisinent ces deux villages, et pousent même l'audace jusqu'à se promener, la nuit, à travers les rues et les jardins.

Le sanglier n'est pas bien dangereux ; néanmoins, nos bons agriculteurs n'osent pas trop prendre un fusil pour faire la guerre à ce voisin incommode.

Les sangliers qui troublent ainsi la tranquillité de nos travailleurs sont venus, il y a trois mois environ, des forêts de Bagnères-de-Luchon.

A Cazavet, on s'est très peu ému, au début, de la présence de cet animal ; mais aujourd'hui, le troupeau a tellement augmenté que des champs entiers de pommes de terre ont été ravagés et mis complètement à nu. Le maïs n'a pas davantage été épargné.

De grandes battues vont être organisées pour délivrer le pays de ces hôtes gênants. Avis aux disciples de saint Hubert !

ÉVÉNEMENT REGRETTABLE

PHILIPPEVILLE. — Un caporal de zouaves a réussi, dans la nuit de jeudi à vendredi dernier, à pénétrer dans l'hôpital civil de Philippeville, dans le but probable de se rapprocher d'une pensionnaire du dispensaire. Ayant été découvert, il est parvenu à s'enfuir, mais en oubliant sa chemise, dont le numéro matricule l'a fait découvrir.

Rentré à la caserne et réfléchissant aux graves conséquences auxquelles son escapade pouvait donner lieu, il s'est fait sauter la cervelle.

Ce malheureux zouave était très aimé de ses camarades, et sa funeste détermination est d'autant plus regrettable que ses chefs, tenant compte de ses excellents antécédents, ne lui avaient infligé que dix jours de prison. En conseil de guerre, il eût pu être condamné à cinq ans de travaux forcés.

DEUX SINISTRES

MOSCOU. — Hier soir, le feu s'est déclaré dans la maison Solodownikoff, située au centre de la ville et occupée exclusivement par des magasins.

Une grande partie du bâtiment a été réduite en cendres. Les grands magasins, qui donnent dans les rues Petrowska et Kusnetyk ainsi que le théâtre allemand, ont été atteints par les flammes.

Grâce à de prompts secours, on a pu parvenir à protéger les maisons voisines.

Il n'y a pas eu de représentation cette nuit dans les théâtres impériaux situés dans le voisinage de la maison incendiée de Solodownikoff.

BERNE. — Le grand hôtel des Alpes de Murren (Oberland bernois) a été complètement détruit par un incendie.

Cet hôtel, entièrement construit en bois, contenait plus de deux cents chambres.

PAUL BARTEL

AST-MEDARD. RECOURAGES DE PARAPLUIES
USAGE GARANTI PAR ÉCRIT. RÉPARATIONS
PARAPLUIES THIBOULET
BONNE NOUVELLE 42, AL. ENTREFOUR, LA MALLON

GRAY. 48, boulevard des Capucines. Manchettes en papier moulé. Commodes, économiques.

MUSIQUE

OPÉRA-POPULAIRE (salle du Château d'Eau)
Etienne Marcel, opéra en quatre actes et cinq tableaux, poème de M. Louis Gallet, musique de M. Camille Saint-Saëns.

L'*Etienne Marcel* de MM. Louis Gallet et Camille Saint-Saëns fut représenté, pour la première fois, au Grand Théâtre de Lyon, le 9 février 1879, sous la direction de M. Aimé Gros. C'est l'un des essais de décentralisation musicale les plus intéressants et les plus heureux qui aient encore été faits en France. De bons chanteurs tenaient les rôles, l'orchestre donnait vaillamment et la mise en scène avait de quoi plaire. La plupart des critiques, autorisés et non autorisés, avaient déclaré jusque-là que M. Saint-Saëns n'avait, à aucun degré, le don dramatique. Cette partition, sans répondre absolument aux goûts de traditionalistes ni des novateurs, parut au moins très scénique et fit réfléchir. Il est certain que le compositeur de *Samson et Dalila* a le sentiment de la vie et du mouvement autant que personne et nul ne conteste son profond savoir et l'admirable dextérité de sa main. Ce que j'ai à dire sur *Etienne Marcel* vise particulièrement les tendances.

Avant tout, déclarons que l'œuvre transportée sur la scène de l'Opéra-Populaire vient d'y recevoir du public un accueil chaleureux. Elle est montée beaucoup mieux qu'on n'a coutume en ce théâtre. A deux ou trois reprises, il y a eu bel et bien de l'enthousiasme, par exemple, après le finale du premier acte, à la fin du duo d'amour et au sextuor avec chœur du parvis Notre-Dame. C'est un beau succès, en somme, pour l'Opéra-Populaire et je le constate tout net.

Pour mon compte, il me faut avouer, cependant, que j'ai pris moins de plaisir qu'à Lyon à écouter ces quatre actes, supérieurs, sans contredit, à ce qu'on nous offre d'ordinaire, mais d'une forme par trop hésitante. Nous sommes au moment où les maîtres comme M. Saint-Saëns doivent prendre catégoriquement parti entre le drame lyrique et l'opéra. Le plus beau talent du monde ne comblera pas durablement ces deux manières de voir, différentes au point d'être contradictoires. Lorsque, il y a six ou sept ans, *Etienne Marcel* fut écrit, l'indécision se pouvait comprendre encore ; aujourd'hui, elle ne s'accepte plus. Je me vois ici en présence d'un opéra de transaction, où chaque scène se détaille en morceaux détachés, enchaînés en une trame symphonique toujours intéressante et quelquefois belle ; mais la large et franche unité, cette homogénéité de toutes les parties, dans l'ensemble, qui est l'essence du drame lyrique, fait malheureusement défaut.

Le poème de M. Gallet est des meilleurs que je sache dans le genre historique. Il a pour lui la clarté et la variété des situations. Comme il arrive presque toujours en ces sortes de tableaux, qui montrent des partis aux prises, et dont le *Charles VI* de Casimir et Germain Delavigne peut passer pour le modèle, les infimités humaines cèdent le pas à la politique. Le musicien demande des amoureux, on s'ingénie à faire entrer l'amour dans la fiction, mais c'est merveille s'il n'y tient une place épisodique et arti-

cielle. M. Gallet a, d'ailleurs, mené son artifice avec habileté. On sait aussi qu'il est de ces rares librettistes qui portent en tout ce qu'ils font le souci littéraire.

C'est en l'an de grâce 1351 que l'action commence et se déroule en plein Paris. Le bon roi Jean est captif des Anglais ; la France gémit en proie aux misères et aux douleurs de la peste, et le dauphin Charles gouverne sous la tutelle d'hommes d'Etat exécrés. Nous voici, quand le rideau se lève, au quartier des Halles. A droite, à gauche, soutenues par des porrières trapus, des galeries s'étendent, bordées de basses boutiques, supportant des logis à pignons pointus. Le cabaret de l'Artisan a dressé ses tables en plein air ; les artisans et soldats, bourgeois et marchands, fraternisent le gobelet en main, ou se disputent à l'envi. Parmi les buveurs, un jeune homme s'est glissé, façon de dépenaillé ajoviale figure, qui se nomme Eustache et conte de plaisantes histoires à qui veut l'entendre. C'est l'aventurier qui se rit de tout, également ami de tout le monde, toujours du côté du succès.

Deux seigneurs, pendant ce temps, causent à l'écart, à mi-voix. L'un d'eux est Robert de Lorris, écuyer du dauphin, follement épris de la fille du prévôt Marcel. Justement la soubrette poursuit une femme dans la rue et la serre de si près que Lorris intervient. O miracle ! c'est sa Béatrix elle-même, la fille du prévôt. Et le prévôt lui-même se montre.

Il paraît que l'on s'est donné rendez-vous en ce lieu pour conspirer contre le maréchal de Clermont, l'âme damnée du dauphin et l'oppressé du peuple. Voici les échevins, l'évêque de Paris et son clergé, les confrères de Notre-Dame, les délégués des corporations. Tous reviennent énergiquement leurs franchises. On allume les torches ; la colère arrive peu à peu à son comble. Et l'on se précipite vers le palais, avec un grand bruit d'armes et des cris de fureur.

Le second acte nous transporte au palais de la Cité, dans la salle du Trône. C'est une salle vaste et haute, étincelante de lumière et d'or, peuplée de statues graves entre ses colonnes, aux plafonds réchamps d'azur, semés de fleurs de lis et d'étoiles. De subites lueurs d'incendie et de rumeurs farouches traversent par intervalles le vitrage maille de plomb qui donne sur la place. Paris s'éveille dans la nuit, un Paris tragique. Le Dauphin est triste ; le maréchal affecte l'indifférence. Mais, en un instant, la foule est maîtresse de la royale demeure, l'émeute triomphe, le maréchal git à terre, frappé à mort, et le Dauphin se voit forcé d'échanger son chaperon de burat noir avec le chaperon rouge et bleu de Marcel.

Lorris a fait ce qu'il a pu pour défendre son maître : désespéré, hors de lui, la fatalité de sa passion l'entraîne chez sa bien-aimée. Et c'est là que le prévôt le vient surprendre dans la pleine effusion de son amour. Les issues sont gardées ; un seul chemin lui est ouvert : il bondit par la fenêtre. Il est perdu...

On célèbre, maintenant, au parvis Notre-Dame, la fête de saint Jean. La vieille cathédrale se présente en perspective, avec ses larges portes fleuries, ses statues et ses chapelles surmontées de clochetons sans nombre.

Voilà le bûcher tout prêt, autour duquel le peuple chante en liesse et danse tant qu'il lui plaît. Marcel a des remords en son cœur, des crimes dont il s'est rendu complice, et déjà sa popularité diminue. Mille intrigues se nouent au nom du Dauphin, au nom de Charles de Navarre. Au sortir de la cérémonie religieuse, Eustache livre au prévôt Robert de Lorris, qu'il vient de reconnaître sous un déguisement de pauvre, parlant à Béatrix. « Qu'il meure ! » s'écrie Marcel. Mais non ! le capitaine-quartenaire Jehan Maillart intervient, implore pour lui la multitude, et c'est fait, à présent, pour toujours de la popularité de celui que le populaire acclamait hier pour son chef.

Quelques heures s'écoulent. Que fera le prévôt ? Livrera-t-il Paris au roi Charles de Navarre ou le rendra-t-il au Dauphin ? Décidément, son âme se trouble ; il trahira. A la Bastille, Saint-Denis, la garde bourgeoise veille. Marcel demande en vain les clefs de la porte au soldat en faction. Au même instant, il voit venir à lui Lorris et Béatrix. Ah ! vraiment, c'est trop de honte. C'est fait de lui ; sa raison se réveille et son cœur se maudit soi-même. Ecoutez-on se bat près d'ici, on meurt. Les cris redoublent. Le prévôt se précipite, il tombe dans la mêlée. Et d'éclatantes sonneries de trompettes succèdent aux bruits épouvantables de la tuerie. Le Dauphin rentre dans sa ville. Noël, Noël au Dauphin !

J'ai indiqué au plus bref les situations importantes et la marche du drame. Arrivons ici à la partition.

Un prélude instrumental fort court, mais d'une belle sonorité, tient lieu d'ouverture. Le chœur à boire de l'introduction détache son dialogue pressé sur une manière d'air de deux rythmes à deux temps, à l'italienne ; cela n'est pas sans rappeler quelque peu le début de *Rigoletto*. Je n'ai rien à dire de la ballade du sénéchal de Poitiers, chantée par Eustache, sinon qu'elle est coupée de spirituels dessins de cor. La notation s'agit et les cuivres jette des notes stridentes durant les disputes des buveurs. Une marche religieuse, d'un grand caractère, et le finale de la conjuration doivent encore être cités. Les cris de colère poussés par les soprani dans l'appel aux armes produisent un effet saisissant. Le premier acte est, d'ailleurs, très vivant dans son ensemble.

Les récits de Marcel, au second acte : *Duc, notre cause est juste*, sont de bons morceaux de déclamation lyrique. L'orchestre ajoute à la terreurd coup de force populaire par son vaste *crescendo*. Au tableau suivant se remarquent un trio d'une facture trop italienne et un duo d'amour qui a fait merveille et qui est poétique ; sinon d'une inspiration très neuve.

Le tableau de la fête de la Saint-Jean a pour lui la verte gaieté du chœur des étudiants : *Nous n'avons plus peur des bastilles*, un charmant ballet où l'on distingue la *gavotte* et la *valse* ; le majestueux cortège des échevins se rendant à Notre-Dame, et le très beau monologue de Marcel abandonné. Je ne parle pas du grand ensemble à structure italienne : *Ecoute la voix de la foule*, qui a si fort impressionné l'auditoire. Ces étalages de sonorités vocales échafaudées pour l'effet sont suffisamment récompensés par les applaudissements du parterre.

Je trouve au dernier acte une ronde de nuit très mystérieuse, un quatuor à l'italienne. Il n'est plus temps, et en fin les vigoureuses fanfares du finale.

L'ouvrage, au total, atteste partout la main d'un maître ; mais la conception générale n'est point d'un seul jet, le choix des idées n'y paraît pas assez sévère, les scènes ne vont pas assez droit à leur fait. On sent avant passivement l'influence de M. Gounod et celle de M. Verdi, et tout en reconnaissant les qualités magnifiques qu'y a semées M. Saint-Saëns, on attend autre chose de lui.

Quelques mots de l'interprétation, avant de poser la plume. J'ai déjà dit qu'*Etienne Marcel* est mieux monté qu'on ne s'y fût attendu à l'Opéra-Populaire. Le rôle du prévôt a été dévolu à M. Auguez, baryton dont, malheureusement, le bel organe se voile. M. Garnier, qui est à la fois ténor et directeur figure, non sans talent, l'écuyer Robert de Lorris. Eustache, c'est M. Falchieri, bon chanteur et comédien excellent. Je n'ai qu'à des éloges à donner à Mlle Edith Ploux, qui a rallié tous les suffrages dans le rôle de Béatrix, et à Mlle Pauline Rocher, en qui s'est personnifié le mélancolique dauphin Charles. Le ballet eût pu être, à la vérité, mieux réglé et mieux dansé ; mais l'orchestre a fait de son mieux. De bonne foi, on ne peut tout avoir.

FOURCAUD

OPÉRA-COMIQUE : *Mignon* (début de Mlle d'Adler).

M. Carvalho nous a présenté hier soir, dans *Mignon*, une jeune cantatrice russe de laquelle il avait été souvent question dans ces derniers temps comme d'une étoile dont devaient se glorifier, assurait-on, un jour ceux qui se disputaient l'honneur de l'avoir découverte. Et le fait est que Mlle d'Adler possède toutes les qualités requises pour faire ce qu'on est convenu d'appeler une étoile du chant. La voix, qui est un soprano d'une superbe étendue, a des sonorités veloutées dans ce médium et un éclat exceptionnellement brillant dans le registre supérieur.

Elle a trouvé des accents très pénétrants et très dramatiques dans toute la composition de ce rôle, de *Mignon*. Son jeu est expressif, intelligent et bien conduit ; quoique empreint par instants d'une certaine gaucherie qui ne méssied point, sa prononciation étrangère a fait sourire, il fallait s'y attendre, quoique elle dise plutôt juste, et que ce reproche ne puisse être adressé à son chant. Il serait oiseux d'établir entre elle et les cantatrices qui ont précédemment chanté ce rôle une comparaison quelconque.

Chaque artiste apporte dans la composition d'un personnage, au théâtre, ses qualités personnelles et indépendantes qu'il n'est point intéressant de mettre en balance. De l'effet ?... Mlle d'Adler en a produit et beaucoup. Cela revient à dire qu'elle a, de ce premier soir conquis son public, et qu'en apportant à l'Opéra-Comique une nouvelle version de la *Mignon* d'Ambroise Thomas, elle a prouvé une nature artistique très sincère, un tempérament théâtral très personnel, en un mot, des qualités brillantes et qui trouveront facilement leur application.

Ce début a donc été tout particulièrement heureux. Il est plein des meilleures promesses. A côté de Mlle d'Adler on a beaucoup applaudi Mlle Merguillier et M. Mouliérat, dans leurs rôles respectifs de Philine et de Wilhelm Meister. En résumé, très belle soirée, ce qui va valoir un regain de nouveauté à l'œuvre si touchante de M. Ambroise Thomas.

INTERIM

La Soirée Parisienne

ÉTIENNE MARCEL

Ce prévôt des marchands nous vient de Lyon, comme le saucisson. C'est dans cette ville que MM. Camille Saint-Saëns et Louis Gallet, désespérant de trouver place dans un théâtre parisien, ont porté leur ouvrage, à la grande joie des frères Lyonnais. Il y a déjà pas mal de temps de cela ; et c'est hier seulement qu'ils ont pu voir leur *Etienne Marcel* s'implanter sur la scène de l'Opéra-Populaire (ex-Château d'Eau). Ça n'est pas encore Paris, mais ça s'en rapproche.

La tentative est, en tout cas, tout à l'honneur de M. Garnier. On devait nous faire entendre cet opéra, et l'homme qui a accompli ce devoir mérite à coup sûr les sympathies. On a raconté les difficultés par lesquelles vient de passer le pauvre et courageux directeur. Espérons que les gens que cela regarde lui sauront gré de sa persévérance et l'en récompenseront comme il convient.

On n'avait beaucoup parlé de l'instrumentation de M. Saint-Saëns ; on n'avait dit qu'elle était ni banale, ni ordinaire et que le compositeur trouvait des formules et des moyens absolument inattendus. Mais ce que j'ai vu dépasse de beaucoup ce que j'avais supposé. Figurez-vous en effet que M. Saint-Saëns place ses musiciens, non pas à l'orchestre, mais dans la salle. Il ne leur donne pas d'instruments, mais il leur enjoint simplement de taper dans leurs mains, de manière à faire le plus de bruit possible. C'est original, en commentant, mais ça devient fatigant à la fin ; sans compter que ça empêche souvent d'entendre les chanteurs.

Parmi ces instrumentistes d'un nouveau genre, j'ai remarqué M. Gounod qui, faisait sa partie avec un entrain bien rare de la part d'un confrère.

Au nombre des artistes engagés spécialement par la direction se trouvent deux anciens pensionnaires de l'Opéra, M. Auguez et Mlle Edith Ploux. Cette dernière est restée dans le souvenir des abonnés pour l'élégance avec laquelle elle portait le maillot du page des *Huguenots*. Quant au ténor il est représenté par M. Garnier lui-même.

On juge facilement du trac que devait éprouver l'infortuné Robert de Lorris ; trac à double détente, puisqu'il s'attaquait également au directeur engagé dans une grosse partie et au ténor chargé d'un rôle important. Ajoutez à cela que M. Garnier était couvert de clous. Je sais bien que ces clous sont en or et appliqués sur son pourpoint de velours noir, mais ça n'est pas moins gênant.

On attendait avec impatience l'acte du ballet. « Grand ballet ! » disait l'affiche. Je crois qu'il y a exagération. Il s'agit plutôt d'un bal blanc dans lequel quelques jeunes filles coiffées de bonnets pointus ont amené leurs mères vêtues en escholiers. A la fin, pourtant, quatre ferblaniers viennent réparer une batterie de cuisine au milieu de la fête. On m'a dit que c'étaient des militaires avec leurs boucliers, mais je n'en crois rien.

Cette petite sauterie est embellie par la présence d'une première danseuse, si